Transferred on permanent loan

MMVII

KING'S College LONDON

FL02 RC213.G53 C[illegible]

Library

201173852 6

KINGS COLLEGE LONDON

L082

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/b21298002

LETTRE

SUR LA FIÈVRE JAUNE

QUI A RÉGNÉ A GIBRALTAR EN 1828.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

LETTRE

A M. LE Dr MONFALCON

DE LYON,

SUR LA FIÈVRE JAUNE

QUI A RÉGNÉ A GIBRALTAR EN 1828;

PAR N. CHERVIN,

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'honneur, Membre de plusieurs Sociétés savantes nationales et étrangères.

Non verbis, sed factis.

PARIS,

CHEZ J. B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, N° 13 *bis*.

LONDRES,

MÊME MAISON, 219 REGENT STREET.

Août 1830.

KINGS COLLEGE LONDON

1167546

AVERTISSEMENT.

La lettre qui suit fut écrite, il y a plus d'un an, à la demande de mon savant et honorable ami M. le docteur Monfalcon, de Lyon, qui, d'après mon consentement, la communiqua à M. le professeur Hecker, de Berlin, et ce dernier en a publié une traduction allemande fort exacte dans ses *Annales* du mois de novembre 1829.

Je n'avais pas l'intention de mettre cette pièce sous les yeux du public, attendu que le rapport dont je m'occupe sur l'épidémie de Gibraltar présentera, avec infiniment plus de détails, tout ce que contient cette lettre; mais M. le rédacteur de la *Clinique* ayant jugé à propos de la tronquer, travestir et dénaturer de la manière la plus étrange, en la faisant passer du journal allemand dans sa feuille du 1er mai dernier, je me trouve dans la nécessité de publier ce document tel que je l'ai écrit. C'est le meilleur moyen de mettre le public à même de juger de *l'exactitude* et de *l'habileté* de M. le rédacteur de la *Clinique*.

Ainsi, par exemple, M. Harel a donné à ses lecteurs un extrait qui contient à peine le tiers de ma lettre comme étant ma lettre dans son entier, en ayant soin néanmoins de leur annoncer que *c'est un document* de plus qu'ils auront sur l'épidémie de Gibraltar; et pour que rien ne manque à ce document d'une forme toute nouvelle, M. le rédacteur écrit en tête de son extrait : « *Lettre de M. Chervin* »; puis viennent d'officieux guillemets qui bouchent toutes les lacunes, excepté pour dix-neuf lignes seulement où l'on aura sans doute oublié de les mettre. Quelques centaines de mots sont-ils supprimés dans un alinéa; les guillemets n'en vont pas moins leur train, sans qu'un seul point suspensif vienne indiquer que les ciseaux de M. Harel ont passé par là.

Quelque nombreuses et quelque graves qu'elles soient, ces suppressions ne seraient encore qu'un demi-mal, si M. le rédacteur de la *Clinique* avait au moins rendu fidèlement les passages de ma lettre qu'il a jugé convenable de mettre sous les yeux de ses lecteurs; mais il n'en est rien, ainsi que j'en donne la preuve dans la réponse que j'ai eu l'honneur de lui adresser. Non content de dénaturer ce que j'ai dit, M. Harel me prête encore des assertions qui sont tout-à-fait de son invention. Il me fait dire,

par exemple, que *le cours de l'épidémie de fièvre jaune que nous avons observée à Gibraltar, fut absolument le même* QUE NOUS L'AVONS VU EN ÉGYPTE, pays où je n'ai jamais été, et où je ne sache pas que la fièvre jaune ait jamais régné.

Veut-on savoir maintenant pourquoi M. Harel a livré ce qu'il appelle ma lettre à la publicité? « C'est (pour) mettre ses lecteurs mieux à même de juger de la manière de faire des commissaires envoyés à Gibraltar. Ainsi, dit-il, on verra par cette lettre que M. Chervin fait une sorte de crime à ses collègues de n'être pas arrivés à Gibraltar avec une opinion toute faite, et qu'il use de toutes les armes envers eux, faisant une véritable guerre de partisan, et ne tirant pas toujours ses arguments de son sujet. »

Mes lecteurs verront aussi de quelles armes M. le rédacteur de la *Clinique* se plaît à user en faveur de mes collègues, dont il s'est fait si généreusement le défenseur officieux. Ils pourront juger à leur tour *de sa manière de faire,* qui semble annoncer chez lui beaucoup plus de zèle que de prudence; et pour leur rendre ce jugement plus facile, je vais publier ici textuellement, à la suite de ma lettre à M. Monfalcon, la réponse que j'ai faite à M. Harel.

Le public verra par cette réponse à quel point ce médecin a tronqué, travesti et dénaturé ce que j'ai dit sur la dernière épidémie de Gibraltar, et avec quelle légèreté il a procédé dans une affaire grave, qui méritait au moins, ce me semble, quelque attention de sa part. Comment n'a-t-il pas réfléchi que les altérations et les travestissements qu'il a fait subir à ma lettre étaient de nature à me compromettre à un haut degré, en me faisant passer pour un homme peu ami de la vérité? Grâce à ma réponse, si quelqu'un peut être compromis dans cette circonstance, ce ne sera pas moi.

LETTRE

A M. LE Dr MONFALCON

DE LYON.

Paris, 1er juin 1829.

Monsieur et très cher Confrère,

Vous me demandez des détails sur les observations médicales que j'ai pu recueillir récemment à Gibraltar. Je répondrai volontiers à votre désir, autant que les nombreuses occupations que j'ai en ce moment peuvent me le permettre; et pour ne point perdre de temps, j'entre tout de suite en matière.

Vers la fin de septembre dernier, les journaux de Paris annoncèrent, d'après ceux de Londres et des lettres particulières, qu'une maladie de nature suspecte venait de se manifester à Gibraltar, et nous apprîmes bientôt après, par la même voie, que cette maladie était la fièvre jaune. Je conçus aussitôt le projet de me rendre sur les lieux pour l'observer; mais avant d'entreprendre un pareil voyage, il fallait voir si le mal ferait des progrès, s'il prendrait un caractère épidémique, ou se bornerait tout simplement à quelques cas sporadiques, comme on en voit presque toutes les années dans cette place. Le nombre des malades et des morts devenant de jour en jour plus considérable, je pensai qu'en partant sur-le-champ on pourrait arriver à temps pour voir encore une bonne partie de l'épidémie.

Je m'adressai donc, dans le commencement d'octobre, à M. Hyde de Neuville, ministre de la marine et des colonies, pour lui exposer combien il était urgent d'envoyer immédiatement à Gibraltar quelqu'un pour y recueillir fidèlement les faits propres à nous faire connaître l'origine et le caractère de la maladie, et je me proposai en même temps pour remplir cette mission. Son Excellence partagea entièrement ma manière de voir sur ce sujet, et me promit de faire part de ma demande à M. le Ministre de l'intérieur, dans les attributions duquel se trouve placé tout ce qui est relatif à la conservation de la santé publique du royaume.

Plus tard, je m'adressai moi-même, par écrit, à Son Excellence M. le Ministre de l'intérieur, pour le prier de vouloir bien me charger d'aller observer la fièvre jaune à Gibraltar, et je le priai aussi en même temps *d'envoyer avec moi un médecin dont l'opinion serait opposée à la mienne, c'est-à-dire en faveur de l'origine exotique et de la contagion de cette maladie.*

Enfin, après avoir fait plusieurs autres démarches qu'il est inutile de rappeler ici, je fus informé, vers la fin d'octobre, que, sur la pressante recommandation de M. le Ministre de la marine, ma demande venait d'être accueillie par M. le Ministre de l'intérieur, et que M. le docteur Trousseau était le médecin que l'administration avait choisi pour m'accompagner dans cette mission en qualité de contagioniste. Son Excellence invita en même temps l'Académie royale de Médecine à lui désigner un de ses membres pour faire partie de la Commission médicale que le gouvernement allait envoyer à Gibraltar. Le choix de ce corps savant tomba, ainsi que vous le savez, sur M. le docteur Louis,

l'un de ses membres adjoints. Quant à moi, j'étais prêt à partir immédiatement, mais il n'en était pas de même de mes collègues : il leur fallut nécessairement quelques jours pour faire leurs préparatifs de voyage, de manière que nous ne pûmes nous mettre en route que le 1er novembre au soir. Nous préférâmes la voie de terre à celle de mer, comme étant la plus courte, et présentant d'ailleurs moins de chances de retard. Ainsi nous passâmes par Bayonne, Madrid, Séville, Xérès, Alcala et los Barrios. Par suite de pluies abondantes et d'autres circonstances indépendantes de notre volonté, nous ne pûmes arriver devant Gibraltar que le 20 novembre au soir. Le 21 et le 22 furent employés à remplir auprès des autorités espagnoles et anglaises les formalités nécessaires pour notre admission dans la place; et le 23 au matin, nous franchîmes le cordon sanitaire, et quelques instants après, nous étions dans la ville de Gibraltar.

La maladie avait déjà perdu une grande partie de son intensité; il ne restait plus ce jour-là, tant dans la ville que dans les hôpitaux, que 406 malades en tout, savoir: 126 cas graves, 45 légers, et 235 convalescents. Il n'était mort les deux jours précédents, de toutes affections fébriles, que onze personnes, ce qui, joint à l'époque avancée de la saison, semblait annoncer la prochaine cessation de l'épidémie. Nous n'avions donc pas un instant à perdre si nous voulions observer des cas de fièvre jaune bien caractérisés; car la grande majorité de ceux qu'il y avait encore tant dans la ville que dans les hôpitaux, n'étaient que des rechutes et des cas légers dans lesquels la maladie était ordinairement masquée et complétement défigurée. Par conséquent,

dès le lendemain de notre arrivée à Gibraltar, nous nous empressâmes de recueillir des observations aux lits des malades, et nous continuâmes ce genre de recherches jusqu'à la fin de l'épidémie.

Le point important pour moi était de m'assurer d'abord si la maladie que nous venions étudier était la même que la fièvre jaune que j'avais observée dans diverses régions de l'Amérique, soit entre les tropiques, soit hors de ces cercles. L'examen de quelques malades, chez lesquels les symptômes se trouvaient encore assez prononcés, me convainquit, dès le premier jour, de l'identité des deux maladies. Plusieurs cas primitifs assez marqués, que j'eus ensuite occasion d'observer, me confirmèrent complétement dans cette opinion, qui est d'ailleurs partagée par six médecins anglais qui ont tous été témoins de la dernière épidémie de Gibraltar, après avoir vu la fièvre jaune dans le Nouveau-Monde. Ainsi la fièvre jaune d'Europe ressemble en tous points à la fièvre jaune d'Amérique, soit sous le rapport des sujets qu'elle attaque, du mode d'invasion, des symptômes, de la marche, du traitement, des terminaisons, etc., etc., et enfin des lésions pathologiques. Seulement elle avait à Gibraltar moins d'intensité, moins de violence et moins de rapidité qu'entre les tropiques, et même dans le sud des États-Unis d'Amérique. Bien que nous n'ayons pu faire que vingt et quelques ouvertures de cadavres, ce nombre a suffi pour me présenter la plupart des lésions que j'avais rencontrées dans plus de cinq cents autopsies cadavériques que j'ai faites dans le Nouveau-Monde, et principalement dans les Antilles.

L'identité entre la maladie que nous étions chargés

d'observer et la fièvre jaune des régions intertropicales une fois bien établie et bien constatée, nous devions chercher à nous assurer si l'épidémie que nous avions sous les yeux avait une origine exotique ou indigène; si elle avait été importée du Nouveau-Monde, ainsi que le prétendaient les contagionistes, ou si, comme le pensaient à la presque unanimité les nombreux officiers de santé de la garnison, elle avait pris naissance dans Gibraltar même. Nos recherches ne tardèrent pas à me convaincre que tout ce qu'on avait dit dans la vue d'établir que la maladie en question avait été importée de la Havane à Gibraltar par le navire suédois *le Dygden*, était sans aucun fondement, et qu'on avait fait à ce sujet une foule de contes absurdes et ridicules, qui souvent se détruisent les uns les autres. Notez bien que *le Dygden* est le seul bâtiment que les contagionistes ont jugé à propos d'accuser d'avoir introduit la maladie dans Gibraltar [1]. Ainsi, selon moi, et, je pense, au jugement de tout homme impartial et sans prévention, il n'existe pas même l'ombre de preuve que la fièvre jaune qui a ravagé cette garnison l'automne dernier ait une origine exotique; et cependant, il faut le dire, tout a été mis en œuvre par messieurs les contagionistes, dans la vue de prouver sa prétendue importation. Des mois entiers ont été employés à chercher de tous côtés des témoins et à prendre leurs déclarations, et toutes ces enquêtes mystérieuses et publiques n'ont eu d'autre résultat que de mettre au grand jour l'impossibilité où se trouvent

[1] Je vois par la *Gazette médicale de Londres*, du 13 mars dernier, que M. le docteur Barry soupçonne plusieurs bâtiments d'avoir pu importer la fièvre jaune dans cette place, mais il n'en nomme aucun. (Note ajoutée en juillet 1830.)

les partisans de l'origine étrangère de soutenir leur doctrine.

Les nombreux égoûts qui passent sous les rues de Gibraltar sont une des principales causes auxquelles on attribue généralement la production de la dernière épidémie qui a régné dans cette ville. Ces égoûts, qui sont pour la plupart d'une date récente, reçoivent non seulement les eaux pluviales, les eaux *ménagères* et les débris d'une foule de substances végétales et animales, mais encore le contenu de tous les lieux d'aisances de Gibraltar, dont les fosses débouchent dans les égoûts, et s'y vident par regorgement. Cet état de choses ne peut avoir aucun inconvénient pendant la saison des pluies, parce que les matières putréfiables qui se rendent dans ces cloaques sont entraînées immédiatement, ou du moins n'y séjournent pas long-temps; mais il n'en est pas de même pendant la saison sèche, dont la durée est ordinairement, à Gibraltar, de quatre à cinq mois : juin, juillet, août et septembre se passent assez souvent sans aucune pluie. Les égoûts deviennent alors le réceptacle d'une grande quantité de substances végétales et animales qui, à l'aide d'un certain degré d'humidité et d'une haute température, ne tardent pas à entrer en décomposition, et à donner lieu à des exhalaisons qui contribuent nécessairement à vicier l'atmosphère.

Cette viciation n'aurait sans doute point lieu s'il y avait à Gibraltar une ventilation suffisante; mais ce n'est pas le cas : le cours du vent d'est est intercepté par la montagne qui domine la partie la plus élevée de la ville d'environ douze cents pieds anglais, et le niveau de la mer de plus de quatorze cents pieds. D'un autre côté, lorsque le vent règne de l'ouest, il vient frapper

directement le rocher, pénètre dans les égoûts principaux, qui ont leur vaste embouchure sur le bord de la mer, et refoule ainsi les miasmes qu'ils contiennent vers la partie supérieure de la ville. Aussi ce vent ayant régné l'été dernier d'une manière tout-à-fait extraordinaire, on a vu l'épidémie commencer dans un des quartiers élevés qui correspond à l'un des principaux embranchements d'égoûts, et se trouve d'ailleurs en partie dans une situation encaissée. N'y aurait-il là qu'une simple coïncidence? Je ne le présume point; il me paraît plus naturel et plus probable que l'un a été la cause de l'autre.

Diverses causes sont encore signalées comme ayant concouru à produire la dernière épidémie de Gibraltar: telles sont une population pauvre et surabondante entassée dans des habitations peu spacieuses, généralement fort sales, et dans beaucoup de cas presque sans ventilation. On peut ajouter à cela que les demeures des classes aisées ne sont pas toujours exemptes de ces graves inconvénients, et que la ville tout entière se trouve souvent plongée dans une atmosphère stagnante et comme immobile. Si ces causes, mon cher confrère, ne vous paraissaient pas suffisantes pour expliquer l'origine de la maladie dont il s'agit, je vous prierais de vouloir bien vous rappeler combien il nous est quelquefois difficile de remonter à la source des épidémies, et que nous sommes souvent forcés de recourir au *quid divinum* du père de la médecine.

Mais une fois développée dans Gibraltar d'une manière quelconque, la fièvre jaune s'y est-elle montrée contagieuse ou transmissible de l'individu malade à l'individu sain, soit par le contact médiat, soit par le

contact immédiat, soit par l'intermédiaire de l'air à une petite distance? Je ne crains pas de répondre négativement. Il n'est du moins parvenu à ma connaissance aucun fait positif qui me paraisse propre à justifier une pareille transmissibilité.

Dans une épidémie contagieuse, les personnes qui approchent le plus près des malades ou de leurs effets sont, toutes choses égales d'ailleurs, beaucoup plus affectées que les autres. Or, cela n'a point eu lieu à Gibraltar. Un grand nombre d'individus ont visité et assisté des personnes atteintes de l'épidémie, se sont trouvés avec elles en contact très immédiat et n'ont, malgré cela, point éprouvé la maladie régnante, tandis qu'une foule d'autres en ont été attaqués sans qu'ils eussent eu la moindre relation ni avec les malades, ni avec les objets réputés contaminés. Ce qui a paru le plus funeste a été de passer la nuit exposé à l'air dans les lieux infectés; aussi les soldats étaient-ils généralement attaqués après avoir été de garde dans ces endroits, où, bien entendu, ils n'approchaient pas des malades.

A part quelques cas qu'il y a eu dans le petit village de *Catalan-bay*, situé dans un angle rentrant à l'est du rocher, l'épidémie a été concentrée à la partie occidentale de ce dernier. Elle ne s'est étendue ni au plateau d'Europe, ni à la colline du Moulin à vent (*wind mill hill*), ni au Champ neutre, trois endroits où les troupes étaient campées; ni dans la baie de Gibraltar, où il y avait à bord des bâtiments plus de 2,500 personnes tant marins que réfugiés de la ville. Les communications entre ces différents points et le prétendu foyer de contagion n'étaient cependant que bien peu restreintes; elles auraient suffi, telles qu'elles étaient,

pour contagier le monde entier, si, comme on l'a prétendu, la maladie eût été transmissible. Outre environ 1,700 hommes de troupes qui étaient campés au Champ neutre, il y avait encore plusieurs milliers de bourgeois, ce qui établissait entre le camp et la ville des relations continuelles; le chemin qui conduit de l'une à l'autre était, pour ainsi dire, sans cesse couvert de monde, et malgré cela on ne peut pas citer un seul cas où il soit démontré que la maladie ait été communiquée. On nous a rapporté, il est vrai, que quelques personnes n'avaient pas été à la ville depuis un certain temps lorsqu'elles ont été prises de fièvre au Champ neutre; mais, outre qu'on ne peut pas toujours compter sur une pareille assertion, il faudrait d'abord, pour que ces faits eussent quelque valeur comme preuve de contagion, que la période d'incubation de la maladie fût bien déterminée, ce qui n'est point; car il y a même à cet égard une grande divergence d'opinions; il faudrait ensuite qu'il fût prouvé que ces personnes ont eu la fièvre jaune ou du moins que l'affection fébrile qu'elles ont éprouvée n'a pas pu prendre naissance au Champ neutre. Or, c'est un fait bien constaté que des gastro-entérites ou fièvres bilieuses d'un caractère grave, soit rémittentes, soit continues, ayant la plus grande similitude avec le typhus ictérodès, se montrent souvent dans cet endroit en été et en automne; d'où il suit que les cas dont il s'agit ne prouvent absolument rien. J'en dis autant de ceux qui ont eu lieu à *Catalan-bay*, où tout porte à croire que, comme à l'ouest du rocher, la maladie a eu une origine locale. Ces faits, qui ne sont d'ailleurs qu'en très petit nombre, seront discutés avec tout le soin qu'ils méritent dans le rapport que je dois faire à Son Excellence le ministre de l'intérieur.

Vous trouverez, en outre, dans ce rapport une multitude de faits, soit généraux, soit de détail, qui tendent à prouver que la maladie qui a régné l'automne dernier à Gibraltar n'a été ni importée ni contagieuse. J'y établirai sur des autorités irrécusables qu'on voit presque tous les ans des cas sporadiques de fièvre jaune bien caractérisée dans cette place, et que, malgré l'absence de toute mesure de précaution, elle ne s'y montre point contagieuse, elle ne s'y répand point, elle n'y devient point épidémique ; enfin, je suis persuadé que l'épidémie que nous avons été chargés d'observer jettera de nouvelles lumières sur l'importante question dont je m'occupe depuis si long-temps, et qu'elle hâtera le triomphe de la vérité.

Une commission qui avait été nommée par le gouvernement de la Grande-Bretagne pour rechercher l'origine de cette épidémie a terminé, en mai dernier, ses investigations, dont le résultat est très favorable à l'origine locale de la maladie, et cela malgré tous les efforts que M. le docteur William Pym, président de cette haute commission et surintendant général des quarantaines en Angleterre, a faits pour soutenir ses anciennes opinions de l'importation et de la contagion. Sans la vigilance et la fermeté de plusieurs des honorables membres de cette commission, la doctrine professée par ce médecin aurait pu recevoir un puissant renfort, tandis qu'elle vient, au contraire, d'éprouver sur le rocher de Gibraltar un terrible échec, dont il est à croire qu'elle ne se relèvera jamais.

Après vous avoir exposé franchement mon opinion sur l'origine et le caractère de la maladie, ce serait, sans doute, ici le lieu de vous faire connaître celle de mes collègues, MM. les docteurs Louis et Trousseau ;

mais ce serait pour moi une chose difficile, car ils disent partout qu'ils n'en ont aucune, qu'ils ignorent si la maladie que nous avons observée a été contagieuse ou non ; si elle a une origine étrangère, ou bien si elle a été produite par des causes locales. Le gouvernement ayant envoyé, à ma sollicitation, un contagioniste, et M. Trousseau ayant été choisi, c'est déjà beaucoup, ce me semble, qu'il revienne dans une sorte de neutralité, qu'il n'ait pas trouvé, malgré toutes ses recherches, de prétendus faits de contagion assez positifs et assez évidents pour lui permettre de se prononcer en faveur d'une opinion hautement professée par l'administrateur qui l'a honoré de sa confiance en l'envoyant à Gibraltar. [1]

Quant à M. le docteur Louis, vous savez que c'est un grand partisan des anciennes doctrines médicales, qui admettent, pour ainsi dire, la contagion de la fièvre jaune comme un article de foi. Est-il étonnant, d'après cela, qu'il reste encore indécis sur la route qu'il doit prendre, qu'il hésite à renoncer entièrement à une croyance qui fait en quelque sorte corps avec l'ensemble de ses opinions?

Quelle que soit, du reste, la cause de l'extrême réserve de mes deux collègues, je puis vous assurer que dans toutes nos recherches leur zèle pour la contagion a été des plus ardents, et qu'ils n'ont certes rien négligé pour trouver des faits propres à soutenir cette doctrine.

Je vous ai dit précédemment que MM. les officiers

[1] M. Trousseau a été choisi par M. de Boisbertrand, directeur de l'administration dans laquelle se trouvent les lazarets, et l'un des contagionistes les plus décidés de toute la France et peut-être du monde entier.

de santé de la garnison de Gibraltar sont d'une opinion presque unanime au sujet de l'origine locale de l'épidémie dont ils viennent d'être témoins, et pendant laquelle ils ont montré un zèle et une activité dignes des plus grands éloges. J'ajouterai à présent que la même unanimité existe parmi eux relativement à la non-contagion de cette maladie. Je dois dire aussi que nous leur avons de grandes obligations, ainsi qu'aux autorités de Gibraltar, pour tous les documents et toutes les informations qu'ils se sont empressés de nous fournir avec beaucoup de libéralité, et qu'ils nous fournissent même encore aujourd'hui que nous sommes à cinq cents lieues de distance; car, bien que nous soyons restés à Gibraltar depuis le 23 novembre 1828 jusqu'au 15 avril 1829, c'est-à-dire plus de quatre mois et demi, nous aurions dû y prolonger notre séjour au moins d'une semaine ou deux; mais il m'a été absolument impossible, malgré toutes mes représentations et toutes mes instances, d'obtenir de mes collègues un seul jour de délai; de sorte qu'il est encore plusieurs faits de la plus haute importance que nous n'avons point vérifiés, mais sur lesquels je reçois chaque jour des renseignements précieux par les soins de MM. les officiers de santé de la garnison, dont mes liaisons avec plusieurs d'entre eux datent du voyage que je fis à Gibraltar en 1824. Différentes autres personnes, que je connus également alors dans cette ville, nous ont été aussi fort utiles durant le cours de nos investigations.

Il me reste maintenant à vous dire quelques mots sur la marche de l'épidémie dont je vous entretiens.

Les premiers cas de maladie suspecte que l'on observa à Gibraltar l'été dernier se présentèrent vers le

milieu du mois d'août. Dans le commencement de septembre, maladie prit un caractère épidémique, et le 11 du même mois il y eut trente personnes d'attaquées, et huit morts. On comptait ce jour-là, tant dans la ville que dans les hôpitaux, 116 malades d'affections fébriles; mais le nombre en était plus considérable, tous n'étant pas exactement portés à la connaissance de l'autorité. Le 14 octobre, le nombre des malades déclarés était de 1,020, et celui des enterrements de 41 : deux jours après, il s'éleva à 45, et ce fut le jour de la plus grande mortalité durant tout le cours de l'épidémie [1]. Le 23 octobre, on comptait sur le bulletin sanitaire 1,036 malades, et ce fut également le *maximum* des cas de fièvre jaune existant dans un même jour. A compter de cette époque, le nombre des invasions et le nombre des morts allèrent en diminuant d'une manière graduelle, à part quelques légères irrégularités; et à partir du 25 décembre, l'autorité ne porta plus sur les bulletins sanitaires aucun nouveau cas de la maladie épidémique. Il s'en présenta néanmoins encore quelques uns de fort légers jusque dans les premiers jours de janvier 1829, qu'un vent de nord, vivement attendu depuis bien longtemps, produisit un abaissement brusque dans la température, et mit ainsi un terme à l'épidémie, dont la prolongation a été généralement attribuée à ce qu'en 1828 les mois de novembre et de décembre ont été beaucoup plus chauds à Gibraltar que de coutume. Ainsi l'épidémie de fièvre jaune dont nous parlons a suivi absolument la même marche que toutes celles

[1] Les bulletins sanitaires publiés par l'autorité ne portent que trente morts pour chacun de ces deux jours. On verra tout à l'heure d'où peut provenir cette différence.

qu'on a connues jusqu'à ce jour hors des tropiques, soit en Italie, soit dans la Péninsule espagnole, soit aux États-Unis d'Amérique. Ce n'est certes pas de cette manière que devrait se comporter une maladie dont l'apparition sur notre continent, ainsi que dans l'Amérique du nord, ne serait que le résultat fortuit d'une importation, soit de la Havane, soit d'ailleurs. Toutes les épidémies de fièvre jaune qui ont eu lieu jusqu'à ce jour dans le midi de l'Espagne ont invariablement commencé à l'époque des fortes chaleurs : elles sont arrivées à leur plus haut degré d'intensité dans le courant du mois d'octobre, et elles sont ensuite allées en déclinant d'une manière plus ou moins lente, ou plus ou moins rapide, suivant l'état de la température, ainsi que nous l'avons vu l'an dernier à Gibraltar. Voici du reste quel a été le nombre des malades et des morts pendant cette épidémie.

Du 11 septembre au 24 décembre inclusivement, le nombre des malades portés sur les bulletins sanitaires a été d'environ 5,400 [1]; et depuis la même époque jusqu'au 26 décembre, le nombre des morts publiées par l'autorité est d'environ 1,180, tandis que d'après un relevé fait jour par jour par des personnes exactes, celui des enterrements durant la même période a été d'environ 1,660. Cette différence provient, sans doute, de ce

[1] Si l'on ajoute à ce nombre les cas qui eurent lieu avant le 11 septembre et ceux qui se présentèrent encore après le 24 décembre, on aura un total de plus de 5,500 malades.

On voit par la *Gazette médicale de Londres*, citée plus haut, que, d'après M. le docteur Barry, 5,543 cas de la maladie épidémique eurent lieu depuis le mois d'août jusqu'à Noël, dont 1,631 se terminèrent d'une manière fatale. (Note ajoutée en juillet 1830.)

que beaucoup de malades n'ayant point de médecin, aucune déclaration n'était faite lorsqu'ils succombaient. Il faut d'ailleurs déduire de ces 1,660 morts celles qui ont été causées par des maladies diverses.

Sur 3,781 hommes dont se composait la garnison de Gibraltar, le 1er septembre 1828, 436 ont été victimes de l'épidémie, et font partie du nombre des morts mentionné ci-dessus. La mortalité eût sans doute été bien plus grande si l'on n'avait pas pris la sage précaution de faire camper les troupes hors de la partie occidentale du rocher, où l'air était contaminé, c'est-à-dire hors du foyer d'infection. A compter de l'époque où cette mesure fut prise, la maladie n'atteignit plus que les militaires que le service rigoureux de la place appelait malheureusement dans les divers quartiers infectés, soit de la ville, soit de la partie du rocher appelée *le Sud*. Des faits de cette nature ne prouvent certes pas la contagion.

Voilà, mon cher confrère, tout ce que je puis vous dire pour le moment concernant mon dernier voyage à Gibraltar. Je désire que ce court exposé réponde en partie à tout l'intérêt que vous voulez bien prendre aux efforts que je fais dans la vue d'éclairer une des plus importantes questions de l'hygiène publique, une question qui intéresse en même temps l'humanité, la science et le commerce, et dont la solution ne peut manquer de former une époque mémorable dans les annales de la civilisation. Vous trouverez, ainsi que je l'ai déjà dit, dans le rapport que je me propose de faire à M. le ministre de l'intérieur une foule de faits que les bornes d'une lettre ne me permettent point d'exposer, ni même d'indiquer. Je dis *dans le rapport que je me propose de*

KINGS COLLEGE LONDON

faire, car je ne saurais travailler en commun avec mes collègues, qui n'ont point d'opinion, et qui pensent que nous devons nous borner à publier tout simplement à la suite les uns des autres les nombreux documents que nous avons recueillis, sans nous livrer à la discussion des faits, ni émettre notre jugement sur les conclusions qui en dérivent. De cette manière, nous aurions rassemblé les matériaux d'un ouvrage sur l'épidémie de Gibraltar; mais l'ouvrage lui-même serait à faire. Quant à moi, qui ai une opinion bien formée, et qui, de plus, ne crains pas de la faire connaître, je ferai mon rapport au ministre séparément. J'exposerai fidèlement, dans ce travail, les faits que nous avons recueillis, et si je me trompe ensuite dans les conclusions que je tirerai, le public sera là pour me redresser.

Agréez, monsieur, etc.

CHERVIN, D. M. P.

A monsieur MONFALCON, docteur en médecine à Lyon.

A MONSIEUR HAREL,

RÉDACTEUR PRINCIPAL

DU JOURNAL LA CLINIQUE.

MONSIEUR,

Votre feuille du 1er mai dernier contient un article intitulé ÉPIDÉMIE DE GIBRALTAR, dans lequel vous débutez ainsi : « Nous extrayons d'un journal allemand, le *Journal de Hecker*, une lettre de M. Chervin à M. le docteur Monfalcon de Lyon, qui avait été traduite en allemand d'après le manuscrit. C'est un document de plus sur cette épidémie, sur laquelle nous en avons si peu encore. Livrer ces documents à la publicité, c'est mettre nos lecteurs mieux à même de juger la manière de faire des commissaires envoyés à Gibraltar; ainsi, par exemple, on verra par cette lettre que M. Chervin fait une sorte de crime à ses collègues de n'être pas arrivés à Gibraltar avec une opinion toute faite, et qu'il use de toutes les armes envers eux, faisant une véritable guerre de partisan, et ne tirant pas toujours ses arguments de son sujet. » Puis, vous mettez en titre : *Lettre de M. Chervin.*

Vous ouvrez l'alinéa par des guillemets, et vous continuez ainsi jusqu'à la fin, excepté pour dix-neuf lignes seulement, où ces signes de transcription ont été omis, bien que ce soit toujours moi qui parle; de sorte que vos lecteurs ont dû croire que le document que vous leur présentiez comme étant ma lettre était en effet

cette pièce dans toute son intégrité, telle que je l'ai écrite, telle qu'elle a été traduite en allemand et publiée dans les *Annales* de M. le professeur Hecker de Berlin, pour le mois de novembre dernier. Il n'en est cependant pas ainsi : ce que vous avez livré à la publicité comme étant ma lettre en forme à peine le tiers, et les passages que vous avez jugé à propos de mettre sous les yeux de vos lecteurs sont pour la plupart travestis et dénaturés d'une manière inconcevable.

Quel a pu être votre but, monsieur, en agissant ainsi? Pourquoi donner au public, comme étant ma lettre dans son entier, un extrait qui n'en contient que la plus faible partie? Pourquoi accompagner de guillemets, et présenter comme étant de moi, une pièce ainsi mutilée et dénaturée? Au lieu de mettre en titre de votre publication : *Lettre de M. Chervin*, vous auriez dû écrire : *Extraits travestis de la lettre de M. Chervin.* De cette manière vous auriez, au moins, été exact, et n'auriez pas surpris la religion de vos lecteurs, ainsi que vous l'avez fait.

Comme je ne lis point votre journal, j'ai été fort long-temps sans savoir que vous aviez bien voulu vous y occuper de moi. Voilà ce qui m'a empêché de réclamer plus tôt, et *de mettre*, à mon tour, *vos lecteurs à même de mieux juger de votre manière de faire*, ainsi que du degré de confiance que méritent les documents que vous leur transmettez. Le meilleur moyen d'atteindre ce but était de publier ma lettre à M. Monfalcon telle que je l'ai écrite, et c'est ce que je viens de faire dans plusieurs journaux de médecine. Je vais montrer maintenant à quel point vous en avez travesti et dénaturé les passages les plus importans.

Ainsi, par exemple, j'ai dit qu'à notre arrivée à Gibraltar, le 23 novembre, « la maladie avait déjà perdu une grande partie de son intensité »; vous me faites dire que « la maladie avait déjà diminué de violence », ce qui n'est assurément pas la même chose. Après avoir fait connaître le nombre des malades qui restaient encore ce jour-là dans la place, j'ajoute : « Nous n'avions donc pas un instant à perdre si nous voulions observer des cas de fièvre jaune bien caractérisés; car la grande majorité de ceux qu'il y avait encore, tant dans la ville que dans les hôpitaux, n'étaient que des rechutes et des cas légers dans lesquels la maladie était ordinairement masquée et complétement défigurée. » Ces lignes ont été passées entièrement sous silence dans votre feuille. Auriez-vous quelques raisons pour chercher à faire croire que, lors de notre arrivée à Gibraltar, la maladie était beaucoup plus grave, beaucoup plus meurtrière que je ne l'ai représenté? Est-ce que votre sympathie pour les membres de notre commission vous aurait fait exagérer les dangers que nous avons pu courir pendant notre séjour dans cette place? Quoi qu'il en soit, il est de fait que, dans la plupart des cas de fièvre jaune que nous avons été à même d'observer à Gibraltar, non seulement les symptômes avaient éprouvé des changements qui rendaient, pour ainsi dire, la maladie méconnaissable, mais les lésions pathologiques avaient également subi des modifications très prononcées, ainsi que l'a fait remarquer M. le docteur J. Gillkrest, l'un des médecins de la garnison qui ont étudié l'épidémie dont il s'agit avec le plus d'indépendance, de zèle et de talents. [1]

[1] Voyez son *Exposé des Lésions pathologiques observées sur les cada-*

Vous ne vous êtes pas montré plus scrupuleux en traduisant le passage qui suit : « Bien que nous n'ayons pu faire que vingt et quelques ouvertures de cadavres, avais-je dit, ce nombre a suffi pour me présenter *la plupart* des lésions que j'avais rencontrées dans plus de cinq cents autopsies cadavériques que j'ai faites dans le Nouveau-Monde, et principalement dans les Antilles. » Vous me faites dire que « je n'eus l'occasion de faire qu'une vingtaine de nécropsies, mais que toutes me permirent de reconnaître *absolument les mêmes lésions* que dans celles que j'avais observées aux Antilles. »

En substituant ainsi le singulier au pluriel que j'avais employé, vous me représentez comme ayant fait seul ces vingt et quelques ouvertures de cadavres, ce qui n'est point. MM. Louis et Trousseau y ont coopéré l'un et l'autre sans réserve, et avec autant de zèle que de talent. Il y aurait donc la plus haute inconvenance de ma part à tenir le langage que vous me prêtez. Si vous aviez voulu me nuire dans l'esprit de mes collègues, vous n'auriez certes guère pu vous y prendre autrement. Eh bien ! sachez, Monsieur, que le petit nombre de nécropsies que nous avons pu faire pendant notre séjour à Gibraltar, ont été faites en commun par MM. les médecins et chirurgiens de la garnison, et par les trois membres de la Commission médicale française.

Mais ce n'est pas tout. J'ai dit dans le passage cité que les vingt et quelques autopsies cadavériques que nous avons pu faire ont suffi pour me présenter *la plupart* des lésions que j'avais rencontrées dans le Nouveau-Monde, et vous me faites dire que « toutes (ces nécrop-

vres des individus morts de la fièvre jaune pendant l'épidémie de Gibraltar, en 1828 ; trad. de l'anglais par M. le docteur De Fermon, p. 11.

sics) me permirent de reconnaître *absolument les mêmes lésions* que celles que j'avais observées aux Antilles. » Pourquoi changer ainsi le sens de ma proposition? Pourquoi le rendre absolu lorsque j'ai eu soin de le modifier par l'adverbe *la plupart?*

En parlant de nos investigations sur l'origine de la dernière épidémie de Gibraltar, j'ai dit que « nos recherches ne tardèrent pas à *me* convaincre que tout ce qu'on avait dit dans la vue d'établir que la maladie en question avait été importée de la Havane à Gibraltar par le navire suédois *le Dygden,* était sans aucun fondement, et qu'on avait fait à ce sujet une foule de contes absurdes et ridicules, qui souvent se détruisent les uns les autres. » Au lieu de rendre ma phrase telle qu'elle est, vous lui substituez celle-ci : « Nos recherches *nous* convainquirent de la fausseté de tout ce que l'on avait avancé pour prouver que la maladie avait été apportée de la Havane par le vaisseau suédois *le Dygden.* »

En vérité, Monsieur, vous auriez voulu me préparer un démenti formel de la part de mes collègues, qu'il vous eût été difficile de mieux vous y prendre qu'en me faisant dire que nos recherches *nous* ont convaincus de la non-importation de la fièvre jaune par *le Dygden*, attendu que MM. Louis et Trousseau disent n'avoir aucune opinion arrêtée sur l'origine de la maladie en question, et par conséquent *point de conviction* sur le sujet de son importation ou de sa non-importation par le navire dont il s'agit. J'ai pu parler de *ma conviction personnelle*, qui est positive, mais non de *celle* de mes collègues, puisqu'elle n'existe pas.

J'informe ensuite M. Monfalcon que « les nombreux égoûts qui passent sous les rues de Gibraltar sont une

des principales causes *auxquelles on attribue généralement* la production de la dernière épidémie qui a régné dans cette ville. » Vous n'avez pas cru, selon toute apparence, cette manière de m'exprimer assez explicite pour vos lecteurs, et d'après cela vous m'avez fait dire que « les émanations des nombreux canaux creusés sous les rues de Gibraltar sont, *sans contredit*, une des causes les plus importantes de la fièvre jaune. » Il vous faut absolument, à ce qu'il paraît, des propositions tranchantes; et lorsque vous n'en trouvez pas dans ma lettre, votre imagination y supplée avec une facilité admirable.

Après avoir donné quelques détails sur les égoûts, j'ajoute que « diverses causes sont encore signalées comme ayant concouru à produire la dernière épidémie de Gibraltar : telles sont une population pauvre et surabondante, entassée dans des habitations peu spacieuses, généralement fort sales, et dans beaucoup de cas presque sans ventilation. » Vous avez traduit *une population pauvre et surabondante* par ces mots : « *L'innombrable quantité de pauvres* » oubliant sans doute qu'une population *pauvre* manque seulement de l'aisance ou du nécessaire, tandis que *des pauvres* sont des gens qui *mendient*. Or, sachez, Monsieur, qu'il n'y a point de *mendiants* à Gibraltar; la police n'en souffre aucun, et que, dans ce cas-ci, comme dans tant d'autres, vous me faites dire une chose tout-à-fait erronée. D'ailleurs, pour être *surabondante*, une population n'est point *innombrable :* douze personnes logées dans une pièce qui, d'après les règles de l'hygiène, n'en devraient contenir que quatre, formeraient certainement une population *surabondante;* bien que ces douze personnes ne fussent

point innombrables. Votre traduction est donc, pour ainsi dire d'un bout à l'autre, un véritable travestissement.

Après avoir parlé des vices signalés dans les habitations des classes pauvres, j'ai dit « que les demeures des classes aisées ne sont pas *toujours* exemptes de ces graves inconvénients », et vous me faites dire d'une manière absolue, en supprimant le mot *toujours*, que « les mêmes inconvénients se représentent dans les habitations des riches. » Pourquoi dénaturer ainsi ce que j'ai dit? Pourquoi me prêter des exagérations dans lesquelles je ne suis point tombé? Est-ce que vous auriez voulu préparer un point d'attaque à mes adversaires?

Je passerai ici sous silence plusieurs autres altérations qui n'ont qu'une importance secondaire pour arriver tout de suite à une que je regarde comme capitale.

J'ai dit, page 14 : « Une commission qui avait été nommée par le gouvernement de la Grande-Bretagne pour rechercher l'origine de cette épidémie, a terminé en mai dernier ses investigations, dont le résultat est très favorable à l'origine locale de la maladie. » Vous me faites dire, en parlant de cette commission, que *ses conclusions s'accordent avec les miennes*. Mais il y a à cela une difficulté dont vous ne tenez aucun compte; c'est que cette commission n'a donné aucune conclusion. Elle était composée de sept membres qui ont exprimé leur opinion chacun séparément. Trois ont rejeté l'importation de la maladie, et les quatre autres l'ont admise. Ces derniers sont M. le docteur Pym, surintendant général des quarantaines en Angleterre; M. le docteur Broadfoot, médecin de la quarantaine à Gibraltar, M. le colonel Falla, qui, comme major de la place,

avait dans ses attributions la police de salubrité, et par conséquent la surveillance des égoûts, et, enfin, M. le docteur Barry, qui, avant l'arrivée à Gibraltar de M. le surintendant général des quarantaines, vers la fin du mois de novembre, était un des partisans les plus chauds de l'origine locale de la maladie.

Ainsi, Monsieur, je n'ai pas pu dire que les conclusions de la commission dont vous parlez *s'accordent avec les miennes*, puisque cette commission n'en a point donné : je n'ai pas pu dire non plus que les opinions émises par ses membres individuellement sont conformes à ma manière de voir, attendu que la majorité lui est contraire. Malgré tout cela, j'ai dû dire *que le résultat des recherches de cette commission est très favorable à l'origine locale de la maladie.* Car, ayant été moi-même témoin de la plus grande partie de ses investigations, je pense avec M. le colonel Chapman, l'un de ses membres, *que les efforts pour prouver l'introduction de la maladie, après des mois d'une enquête préalable faite par ceux qui désiraient la prouver* (cette introduction), *ont échoué complétement.* [1]

J'ai ajouté que, malgré tous les efforts de M. le docteur Pym, la doctrine de l'importation et de la contagion, si ardemment soutenue par cet auteur, « vient d'éprouver, sur le rocher de Gibraltar, un terrible échec, dont il est à croire qu'elle ne se relèvera jamais. Vous me faites dire : *dont elle se relèvera difficilement*, ce qui n'est point la même chose.

Vous faites ensuite une petite transposition de nom,

[1] I am of opinion that the attempt to prove the introduction of the disease after months af previous enquiry by those who wished to prove it, have wholly failed.

qui en elle-même n'est rien, mais dans laquelle plusieurs personnes ont cru apercevoir une préférence marquée pour celui de mes collègues qui a été votre collaborateur. Dans ma lettre, j'avais mis le nom de M. Louis avant celui de M. Trousseau, en suivant l'ordre alphabétique. Le traducteur allemand en a usé de même; mais vous, Monsieur, vous avez interverti cet ordre, et vous me faites dire, *MM. Trousseau et Louis*, transposition qui est au fond sans conséquence, car M. Louis ne saurait se trouver blessé de la priorité que vous me faites donner au plus jeune de mes collègues. Mais voici quelque chose qui est plus sérieux qu'une simple transposition.

Je m'exprime ainsi en m'adressant à M. Monfalcon : « Je vous ai dit précédemment que MM. les officiers de santé de la garnison de Gibraltar sont d'une opinion *presque unanime* au sujet de l'origine locale de l'épidémie..... J'ajouterai à présent que *la même unanimité* existe parmi eux relativement à la non-contagion de cette maladie ». Vous avez jugé convenable, Monsieur, de transformer ces phrases restrictives en propositions absolues, et vous me faites dire : « J'ai déjà eu l'occasion de faire remarquer que les médecins de la garnison anglaise *étaient tous d'accord* sur l'origine de la maladie, qu'ils considéraient comme locale..... Je pourrais ajouter encore que *tous niaient* la contagion de la fièvre jaune. »

Il paraît, Monsieur, que les expressions *presque unanime* et *à la presque unanimité* sont pour vous synonymes de *tous*. Quoi qu'il en soit, je vous dirai qu'à notre arrivée à Gibraltar M. le docteur Broadfoot, qui remplissait provisoirement les fonctions de médecin inspecteur des hôpitaux, était, à ma connaissance, le seul

des nombreux officiers de santé de la garnison qui attribuât une origine exotique à l'épidémie. Bientôt après arriva d'Angleterre M. le surintendant général des quarantaines, l'un des contagionistes les plus prononcés des trois royaumes, qui se mit à la tête du service médical, et fut entièrement de l'opinion de M. le docteur Broadfoot; enfin, M. le docteur Barry, qui jusque-là s'était montré grand partisan de l'origine locale, devint tout à coup, et comme par inspiration, l'un des plus zélés défenseurs de l'origine étrangère et de la contagion de la maladie régnante. Ainsi vous voyez, Monsieur, que je n'ai pas pu dire que les médecins de la garnison de Gibraltar *étaient tous d'accord sur l'origine de la maladie,* et que *tous niaient la contagion de la fièvre jaune;* comme je n'ai pas pu dire non plus que *les conclusions* de la commission chargée de rechercher l'origine de la maladie *s'accordent avec les miennes.* Vous m'avez donc prêté un langage contraire à la vérité, et cela sur les points les plus importants du sujet de notre mission. Vous avez, par ce moyen, fourni à mes adversaires des armes contre moi; vous les avez mis à même de me nuire dans l'opinion de tous ceux à qui mon caractère n'est point suffisamment connu pour les mettre en garde contre vos assertions. Qui sait, Monsieur, si certaines personnes officieuses, emportées par leur zèle à servir la cause de la contagion, ne se sont pas déjà rendues auprès de S. Exc. le ministre de l'intérieur, ou de M. le directeur général de Boisbertrand, et là, le numéro de votre journal d'une main, et de l'autre les pièces officielles qui prouvent d'une manière irrécusable que MM. Pym, Broadfoot et Barry soutiennent que la fièvre jaune a été importée et contagieuse à Gi-

braltar; qui sait, dis-je, si ces personnes ne m'ont pas déjà représenté à ces hauts fonctionnaires comme un homme peu digne de la confiance du gouvernement, comme un homme qui ne respecte point la vérité? N'ont-ils pas pu s'écrier : Voyez ce que M. Chervin publie, et voyez ce qui est? n'est-ce pas une chose vraiment déplorable que de voir un médecin, un membre de la Commission médicale envoyée à Gibraltar, dénaturer les faits les plus évidents et les mieux constatés pour les rendre favorables à son opinion, compromettre à ce point sa véracité, et répondre aussi mal à la confiance que le gouvernement a bien voulu lui accorder?

Il faut convenir, Monsieur, que vous avez fait tout ce qu'il faut pour autoriser un pareil langage, et que les altérations que vous avez fait subir à ma lettre mettent tout-à-fait les apparences contre moi; vous auriez eu pour but de servir la cause de mes adversaires aux dépens de la vérité que vous n'auriez assurément rien pu faire de plus.

Parmi ces altérations, il en est qui sont curieuses. J'ai dit, par exemple, que l'épidémie de fièvre jaune dont nous avons été témoins à Gibraltar, « a suivi absolument la même marche que toutes celles qu'on a connues jusqu'à ce jour hors des tropiques, soit en Italie, soit dans la Péninsule espagnole, soit aux États-Unis d'Amérique »; et vous me faites dire « que le cours de l'épidémie de fièvre jaune que nous avons observé à Gibraltar fut absolument le même que nous l'avons vu en Égypte, en Italie et aux États-Unis »; de sorte que d'un trait de plume vous me faites voyager sur les bords du Nil, où je n'ai jamais été, et de plus vous y transplantez la fièvre jaune, qui, autant que je le sache, n'y

a jamais régné, du moins d'une manière épidémique.

Vous avez fait subir à ma lettre plusieurs autres travestissements que je m'abstiendrai de faire connaître, ceux que je viens de signaler étant plus que suffisants pour mettre le public à même de juger de *votre manière de faire*. Je vais maintenant dire quelques mots des singulières remarques dont vous avez fait précéder ce que vous appelez ma lettre, en prenant évidemment la partie pour le tout.

Vous dites qu'on verra par cette lettre que M. Chervin fait une sorte de crime à ses collègues, de n'être pas arrivés à Gibraltar avec une opinion toute faite. Non seulement, Monsieur, on ne voit rien de pareil dans ma lettre, mais elle renferme implicitement le contraire, ainsi que vous auriez dû vous en apercevoir.

Lorsque je demandai à être envoyé à Gibraltar, je priai S. E. le ministre de l'intérieur, ainsi que M. de Boisbertrand, directeur des établissements d'utilité publique, de vouloir bien y envoyer un contagioniste avec moi, *afin que, si par hasard, disais-je, il m'arrivait dans le cours de mes recherches d'oublier quelques faits qui pourraient lui paraître favorables à la doctrine de la contagion et de l'importation, il fût à même de les recueillir;* or, M. le docteur Trousseau ayant été chargé de m'accompagner en cette qualité, comment pourrais-je lui faire un crime de n'être pas arrivé à Gibraltar avec une opinion toute faite? J'en dis autant de M. le docteur Louis, qui, par suite des anciennes doctrines médicales qu'il professe, est arrivé dans cette place avec une opinion beaucoup plus favorable à la contagion qu'à la doctrine opposée, ainsi qu'il l'a prouvé par sa conduite durant tout le cours de nos investigations. D'ailleurs,

sachez, Monsieur, qu'en matière d'opinions il n'est personne plus tolérant que moi, comme il n'est personne aussi qui le soit moins, lorsqu'il s'agit de faits tronqués, dénaturés ou falsifiés.

Vous ajoutez qu'on verra « que j'use de toutes les armes *envers* mes collègues, faisant une véritable guerre de partisan, et ne tirant pas toujours mes arguments de mon sujet ». Il paraît, Monsieur, que votre sympathie pour MM. Louis et Trousseau vous a fait voir les choses sous un aspect bien différent de la réalité. Exposer des faits sur un point de science, ce n'est point *faire la guerre*, et encore moins *user de toutes les armes*, ainsi que vous le prétendez.

En écrivant que mes collègues « disent partout qu'ils n'ont aucune opinion arrêtée sur la fièvre jaune; qu'ils ignorent si la maladie que nous avons observée à Gibraltar a été contagieuse ou non; si elle a eu une origine étrangère, ou bien si elle a été produite par des causes locales », je n'ai fait que répéter ce que je leur ai entendu dire maintes fois à Gibraltar, à Madrid et à Paris, sans les avoir néanmoins jamais interrogés sur ce point, leur opinion n'étant, ainsi que la mienne, que d'une très faible importance dans une question purement de faits, comme celle dont il s'agit. D'un autre côté, en disant que dans toutes nos recherches, le zèle de mes collègues pour la contagion a été des plus ardents, et qu'ils n'ont rien négligé pour trouver des faits propres à soutenir cette doctrine, et à se former une opinion, j'ai exprimé une vérité qui est attestée par nos documents eux-mêmes, et que je mettrai dans tout son jour dans une autre occasion.

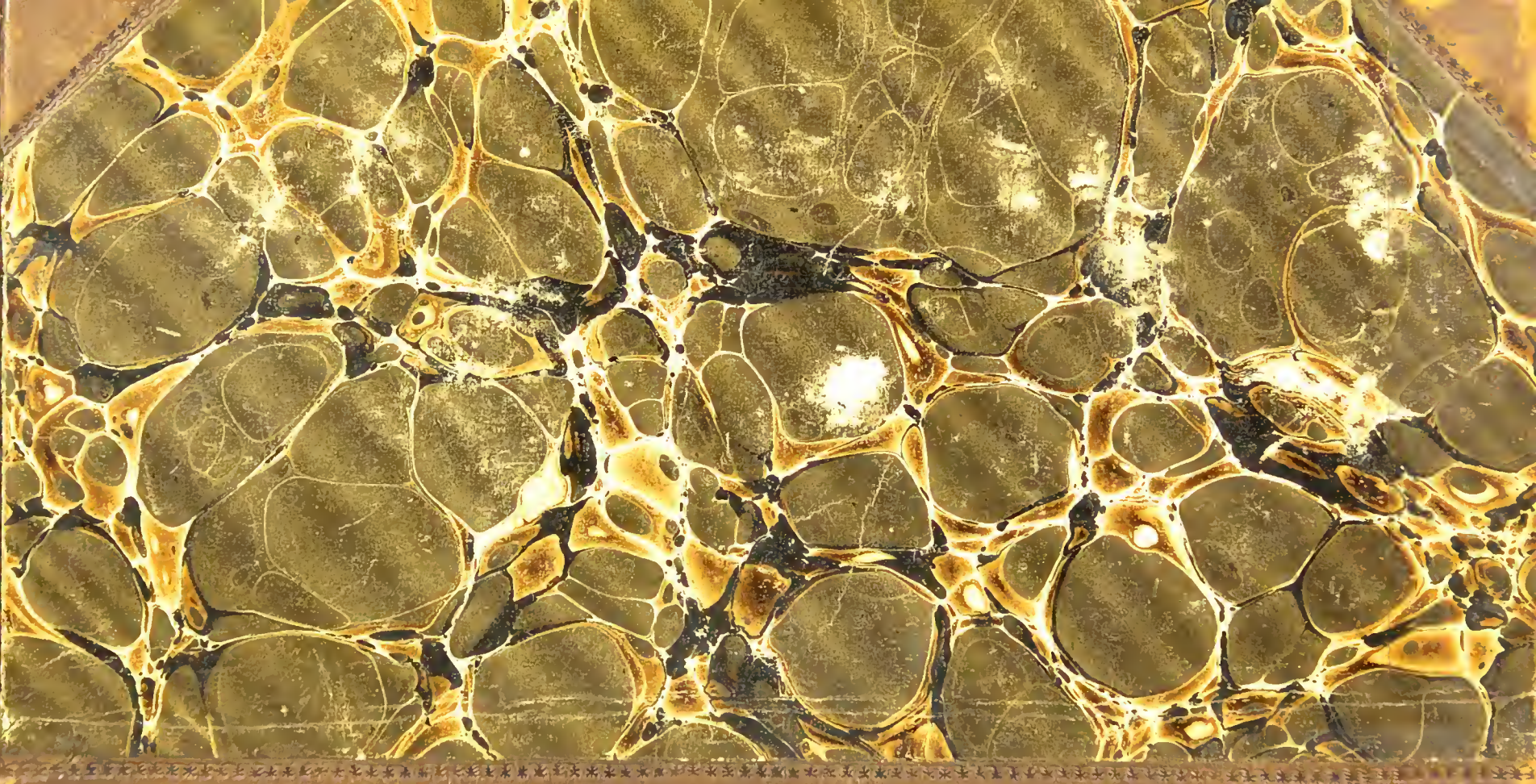
Vous prétendez, Monsieur, que je fais à mes collègues

une véritable guerre de partisan. C'est, je pense, tout ce que vous pourriez dire si, gardant l'anonyme, j'allais les attaquer sous le couvert de quelque journal obscur et méprisé; mais loin de là, je signe la lettre où vous avez cru voir une attaque contre eux; je l'adresse à un médecin recommandable et très connu, qui la communique ensuite lui-même à l'un des journaux scientifiques les plus estimés et les plus répandus de l'Allemagne. Que fallait-il faire de plus pour ne pas encourir le reproche que vous m'adressez avec une convenance que le public saura apprécier, comme il appréciera aussi tous les travestissements que vous avez jugé à propos de faire subir à ma lettre? Il verra si, comme vous le prétendez, je ne tire pas toujours mes arguments de mon sujet, et il jugera en même temps jusqu'à quel point mes collègues doivent se féliciter de vous avoir pour défenseur.

Mon intention avait d'abord été de vous adresser cette réponse avec une simple invitation de l'insérer dans votre journal; mais réfléchissant au traitement que vous avez fait subir à ma lettre, dont vous n'aviez cependant nullement à vous plaindre, j'ai pensé qu'il serait peu prudent de ma part de m'en rapporter entièrement à vous pour l'insertion d'une réponse, où je signale *votre manière de faire*, et dont le contenu ne doit vous être, j'en conviens, que fort peu agréable. D'après cela, j'ai pris le parti de vous envoyer cette lettre accompagnée d'une sommation en bonne forme.

Agréez, Monsieur, etc.

Paris, le 25 juillet 1830.

CHERVIN, *D. M. P.*

KING'S COLLEGE LONDON